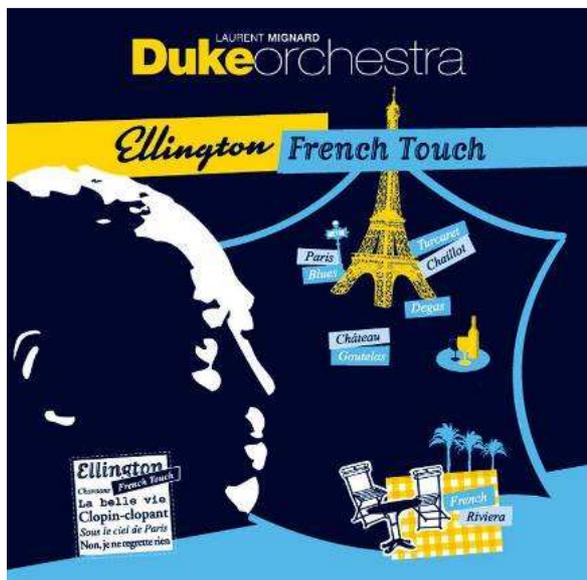


LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA

"ELLINGTON FRENCH TOUCH"



Sélection CD
Le Monde



Juste une TRACE COLUMBIA SONY MUSIC

Duke Ellington (1899-1974), l'un des plus grands créateurs du 20ème siècle, a délivré un héritage exceptionnel : plus de 1000 œuvres en 50 ans de carrière !

Reconnu comme le meilleur ambassadeur européen de l'œuvre de Duke Ellington, Laurent Mignard Duke Orchestra est plébiscité par la presse, les spécialistes, les musiciens et les grands festivals (Saint Sulpice, Cork, Beyrouth, Radio France, Jazz à Vienne ...). Depuis 2003, cette « dream team » de 15 musicien(ne)s explorent un langage d'une richesse exceptionnelle, au-delà des styles et des époques : standards incontournables, extraits des Suites, Musiques Sacrées... L'engagement est fidèle, créatif, résolument tourné vers un large public, fervent et enthousiaste.

Après « *Duke Ellington Is Alive* » publié en 2009 (Grand Prix du Hot Club de France), Laurent Mignard Duke Orchestra propose « **Ellington French Touch** » et révèle l'influence de la France dans l'œuvre de Duke Ellington : les chansons françaises (qu'il trouvait particulièrement élégantes) le cinéma (film « Paris Blues » dont il composa la musique), les sites (château de Goutelas en Forez pour lequel il composa une Suite), l'art (scènes de courses d'Edgar Degas), les concerts mythiques (Antibes 1966) ... Pour contribuer au répertoire, Laurent Mignard présente des œuvres inédites, créées à partir de manuscrits originaux. Il donne ainsi à entendre les titres « orphelins » de la *Goutelas Suite*, des pages cachées de *Paris blues* et la musique de scène de *Turcaret* pour le TNP de Jean Vilar.

Cet « Ellington French Touch » s'adresse tant au Grand Public qu'aux spécialistes, comme un moyen de (re)découvrir une œuvre intemporelle, plus riche et vivante que jamais ...

Avec Didier Desbois (as,cl), Aurélie Tropez (as,cl), Fred Couderc (ts,fl), Nicolas Montier (ts), Philippe Chagne (bs-cl), Franck Delpeut (tp), Franck Guicherd (tp), François Biensan (tp,flg), Richard Blanchet (tp), Jean-Louis Damant (tb), Fidel Fourneyron (tb), Guy Arbion (b-tb), Philippe Milanta (p), Bruno Rousselet (cb), Julie Saury (dm), Laurent Mignard (dir).

Enregistrement « live » par Bruno Minisini le 27 décembre 2011 à Clamart.

Laurent Mignard DUKE ORCHESTRA - infos www.laurentmignard.com

Booking : contact@dukeorchestra.com - Claudette de San Isidoro - tel : +33 6 77 05 66 12

© 2012 Juste Une Trace (AMOC) – © 2012 Juste Une Trace (AMOC) & Sony Music Entertainment

TRACK LIST

- 1. The Good Life** La belle Vie, Sacha Distel
Sol. : Philippe Chagne, Didier Desbois, Fidel Fourneyron
- 2. Goof** Goutelas Suite
Sol. : Philippe Milanta
- 3. Gogo** Goutelas Suite, inédit – d'après manuscrits *
Sol. : Fred Couderc, Philippe Milanta
- 4. Gigi** Goutelas Suite, inédit – d'après manuscrits *
Sol. : Philippe Milanta, Didier Desbois, Fred Couderc
- 5. Paris Blues** Film Paris Blues, inédit – d'après manuscrits *
Sol. : Aurélie Tropez, Didier Desbois, Fidel Fourneyron, Philippe Milanta
- 6. Battle Royal** Film Paris Blues
Sol. : Fred Couderc, Nicolas Montier, François Biensan, Fidel Fourneyron
- 7. Paris Blues alternate Bed** Film Paris Blues, inédit – d'après manuscrits *
Sol. : Nicolas Montier, Aurélie Tropez
- 8. Autumnal Suite** Film Paris Blues, inédit – d'après manuscrits *
Sol. : Nicolas Montier
- 9. Under Paris Skies** Sous le ciel de Paris, Hubert Giraud
Sol. : Fred Couderc, François Biensan, Philippe Chagne
- 10. No Regrets** Je ne regrette rien, Charles Dumont
Sol. : Philippe Milanta, Fidel Fourneyron, Aurélie Tropez
- 11. Daily Double** Degas Suite – scene of horse races
Sol. : Philippe Milanta, Nicolas Montier
- 12. Comme ci comme ça** Clopin-Clopant, Bruno Coquatrix
Sol. : Philippe Milanta, Didier Desbois, Fidel Fourneyron
- 13. A Midnight in Paris** Composition Billy Strayhorn
Sol. : Philippe Milanta
- 14. The Old Circus Train** Créé à Antibes 1966
Sol. : Philippe Milanta, Didier Desbois

* source Smithsonian Institution Washington

TURCARET : 10 pièces inédites de Duke Ellington & Billy Strayhorn – Musique de scène commandée à Ellington par Jean Vilar pour la reprise de Turcaret (Alain-René Lesage) en 1961 au TNP / Chaillot.

- 15. Annonce (Band Call) et Ouverture** inédit
Sol. : Philippe Milanta
- 16. Turcaret court** inédit
- 17. Flamant** inédit
Sol. : Philippe Milanta, Bruno Rousselet
- 18. La baronne** inédit
Sol. : Philippe Milanta, Fidel Fourneyron
- 19. Madame Turcaret** inédit
Sol. : Franck Delpout, Franck Guicherd
- 20. Chevalier** inédit
- 21. Frontin (Sempre Amore)** inédit
Sol. : Fred Couderc, Fidel Fourneyron
- 22. La colère de Turcaret** inédit
- 23. Lisette** inédit
Sol. : Fred Couderc, Philippe Milanta, Nicolas Montier
- 24. Turcaret Final** inédit
Sol. : Didier Desbois

ELLINGTON FRENCH TOUCH

par Claude CARRIERE, président d'honneur de « La Maison du Duke »

Peu de musiciens américains ont eu autant d'affinités avec la France, et Paris en particulier, que Duke Ellington. Il s'y sentait bien pour des raisons très diverses. Il était ainsi très sensible au respect et à l'enthousiasme d'un public qu'il avait découvert en 1933 et qu'il retrouvât régulièrement pendant quarante ans. Ce public français, traditionnellement divisé entre ceux qui désiraient entendre le Maestro leur donner ce qu'ils attendaient et ceux qui lui reprochaient de ne pas renouveler son répertoire. Il réussissait au bout du compte à satisfaire tout le monde en mêlant avec grande intelligence le neuf et le ressassé, les succès anciens et de surprenantes innovations. Inventeur infatigable de beauté, il aimait le beau, les charmes de la Ville-Lumière, et, encore plus, ceux de ses habitantes, la bonne cuisine et la grande musique française, de Ravel à Django Reinhardt. Il faut cependant faire la part des choses. Le Duc ne faisait la plupart du temps que de courts séjours en France, et les quelques semaines qu'il passa à Paris en 1960 et en 1963 furent plus studieuses que touristiques... En revanche, son "alter ego", son "double", Billy Strayhorn qui, lui aussi, adorait Paris, pouvait y faire d'assez fréquents séjours pendant qu'Ellington, soir après soir, remplissait ses engagements d'une ville à l'autre des Etats-Unis... Cela dit, la fascination qu'exerçaient sur eux la France et Paris plus que tout autre lieu au monde, se manifeste assez fréquemment dans leur production musicale. Il est donc parfaitement logique et légitime qu'un orchestre français consacre une partie de son répertoire, en concert comme au disque, au versant hexagonal de « l'ellingtonisme ». C'est en tout cas la belle vie qui nous est d'emblée promise, The Good Life, que signa Sacha Distel au milieu des "sixties" et qui fit le tour du monde des crooners. C'était le temps où, après quelques années fastes de productions personnelles, du triomphe de Newport en 1956 aux rencontres audacieuses avec Coltrane, Mingus et Roach, Ellington, sous contrat avec le label de Sinatra et pour faire "bouillir la marmite", rendait hommage aux "big bands" du passé, succombait au charme de Mary Poppins ou donnait sa vision très personnelle des "tubes" du moment, de "Hello Dolly" aux chansons des Beatles. L'arrangement de Strayhorn sur celle du beau Sacha est d'une sobriété exemplaire et d'une géniale subtilité, en particulier lorsqu'une ligne, jouée à l'unisson par deux trombones et deux saxophones, "traverse" en quatre notes descendantes tous les accords du morceau derrière le solo de trombone.

Goof, Gogo et Gigi, ces trois pièces datent de la dernière période ellingtonienne. Il avait alors l'habitude de donner à ses œuvres en devenir des titres à quatre lettres qui préfiguraient parfois les titres définitifs. Il semble que ces trois œuvres composées en 1971 étaient destinées à faire partie de la "Goutelas Suite" enregistrée le 27 avril de cette année-là. La première, Goof, fut gravée deux mois plus tard, les deux autres restèrent inachevées (on en trouve quelques bribes dans des œuvres postérieures), et c'est Laurent Mignard lui-même qui s'est efforcé de les "reconstruire" et les achever pour que nous puissions enfin les entendre. Bravo l'artiste! D'autant plus qu'elles en valaient la peine. On saluera dans Goof les superbes échanges entre un piano formidablement libre et un orchestre la plupart du temps à l'unisson... Gogo et Gigi sont, de leur côté, caractéristiques d'une époque où le Duke jouait d'un piano minimaliste et pointu sur des fonds orchestraux épiciés et des rythmes aux couleurs exotiques. Le temps du swing impétueux d'un Sam Woodyard et de la mise en scène de grands solistes semblait définitivement révolu. Le boss était en fait devenu l'attraction principale de son propre groupe... C'est en février 1966 qu'Ellington avait donné à Goutelas-en-Forez un concert bénévole en piano solo, dont la recette avait aidé à la restauration du château du village. Cinq ans plus tard il avait créé et enregistré la "Goutelas Suite".

À Paris, fin 1960, avait été tourné par le réalisateur américain Martin Ritt le film "Paris Blues". C'est l'histoire, d'un intérêt très relatif, de la rencontre de deux musiciens américains installés à Paris, Paul Newman et Sidney Poitier, avec deux touristes américaines, Joanne Woodward et Diahann Carroll. Poitier dans le rôle d'un saxophoniste qui propose un "concerto" à Wild Man Moore joué par, ben voyons, Louis Armstrong en personne, et le guitariste drogué de service, sous les traits de Serge Reggiani. Au-delà des clichés d'un film ennuyeux, et malgré la jolie distribution, on a retenu la musique souvent somptueuse composée par Ellington et Strayhorn, en premier lieu le thème-générique Paris Blues, dans le ton lumineux et inhabituel au jazz de ré majeur, donné ici dans son écriture originale, mais dans une version qui combine intelligemment celle donnée pour le disque et ce qu'on entend dans le film lui-même. En page 7 on retrouve le même thème, Paris Blues – alternate bed, un demi-ton plus haut, sous de nouveaux habits et en son entier alors qu'il n'est qu'ébauché à l'écran, vite submergé par les dialogues. Grâce à Laurent Mignard, une autre découverte précieuse, retrouvée dans les archives de la Smithsonian Institution de Washington ... On avait auparavant retrouvé un thème familier, mis en lumière à l'occasion de la rencontre au sommet, en 1962 des orchestres d'Ellington et Basie pour l'album "First Time". Cependant le Battle Royal qu'on entend ici est plus conforme à celui entendu dans le film et enregistré à Paris en décembre 1960, avec les solos ajoutés après coup d'Armstrong, Billy Byers (tb), Guy Lafitte (ts) et Jimmy Gourley (g). Mais c'est l'orchestre d'Ellington (avec quelques "renforts") qui enregistrera en mai 1961 à New York l'Autumnal Suite dont on entend ici une édition fidèle et colorée, basée à nouveau sur le thème de Paris Blues, mais dans le ton de la bémol. Il est intéressant de noter que c'était une des premières fois qu'on entendait une flûte dans l'orchestre d'Ellington.

Les cinq plages suivantes font d'une autre façon directement allusion à Paris et à la France, trois d'entre elles comptant même parmi les grandes chansons populaires des années 50 et 60. Sous le Ciel de Paris (Under Paris Skies) popularisée par Piaf et Montand - mais j'ai un faible pour la version de Jacqueline François - est jouée ici, fidèlement, en valse, avec quelques surprises savoureuses, dont une partie de trombone insensée au cours du dernier quart du premier chorus. No Regrets (Non, je ne regrette rien), chanson écrite sur mesure par Charles Dumont pour Piaf sur un arrangement écrit sur mesure pour le tromboniste Lawrence Brown qui adorait la "môme", quitte à se passer de diner pour la voir sur scène à l'Olympia, en 1961, entre deux concerts avec Johnny Hodges... Comme Ci, Comme Ça (titre français Clopin-Clopant), musique de Bruno Coquatrix (patron du même Olympia), paroles de Pierre Dudan, popularisée par Sablon, Montand, Salvador, sur un arrangement qui colle à merveille à l'esprit du texte et qui incite au farniente, malgré les brusques sautes d'une section à l'autre. Notons l'utilisation spirituelle du trombone-basse, instrument nouveau chez Duke à l'époque de l'enregistrement de l'original (février 62, quelques mois après l'arrivée de Chuck Connors). On aura juste avant, page 11, découvert le surprenant galop de Daily Double, sur trois pattes à intervalles irréguliers, étonnante bagarre entre piano, saxophone ténor et orchestre, ici jouée d'un bout à l'autre avec maestria. Ce morceau trouve ici sa place en qualité d'extrait d'une musique composée et enregistrée en 1968 par Ellington et une partie de son orchestre pour un film sur les peintures de Degas (et de quelques autres impressionnistes) relatives aux courses de chevaux. Sam Shaw, qui avait travaillé avec le Duke sur "Paris Blues", avait titré son film "Degas' Racing World". Anthony Quinn, Charles Boyer et Simone Signoret devaient en assurer la narration. Le projet, faute d'argent, tomba à l'eau et le compositeur se retrouva, bien marri, avec en cadeau une bande magnétique qui ne fut d'ailleurs éditée qu'en 1987, bien après sa disparition. Il est intéressant de savoir qu'Edgar Degas entretenait un lien particulier avec le jazz : sa grand-mère et sa mère étaient en effet originaires de la Nouvelle-Orléans... Quant à A Midnight in Paris, c'est à la fois le titre de l'album de chansons françaises à la sauce ellingtonienne et celui de la sublime composition de Billy Strayhorn qui figure dans ce disque paru en 1962, mais qui avait en fait, été à l'origine composée pour la rencontre phonographique Ellington-Basie qui eut lieu à la même époque. Il s'agit pendant près de quatre minutes d'un dialogue entre le piano et un orchestre chatoyant, chaque entrée des cuivres se faisant sur un changement de ton. The Old Circus Train (titre complet : The Old Circus Train Turn-Around Blues) fut créé au Festival d'Antibes Juan-les-Pins en juillet 1966. C'est tout simplement un blues sur un rythme "shuffle" évoquant évidemment le train, source d'inspiration récurrente chez le compositeur. Dans le film "Duke Ellington At the Côte d'Azur" on voit les musiciens répéter ce morceau l'après-midi tandis que s'affaire le copiste de l'orchestre, Tom Whaley. Ces images sont enchaînées avec celles du concert du soir, sur le même morceau, avec, au devant de la scène, le saxophoniste Johnny Hodges jouant les neuf derniers chorus d'un solo qui en avait compté une vingtaine, assurément un des plus longs de sa longue carrière... Ce morceau compte parmi les rares exemples de nouveautés créées sur une scène française. Si mes souvenirs ne me trahissent pas, c'est me semble-t-il à la demande d'auditeurs exigeants que Duke sortit de ses cartons ces partitions manifestement encore à l'état d'ébauche. Les dix dernières plages de "French Touch" constituent un événement phonographique de première grandeur. Il s'agit de l'intégralité de la musique de scène écrite par Ellington et Strayhorn en décembre 1960 pour "Turcaret", pièce d'Alain-René Lesage (1668-1747) donnée à Chaillot par le Théâtre National Populaire. Jean Vilar, qui présidait alors aux destinées de cette grande et belle maison, eut l'idée de commander cette musique à Ellington alors que celui-ci était à Paris pour le film Paris Blues. Ce fut pour Vilar une grande joie - il aimait le jazz et admirait le Maestro - et une source d'étonnements : comment ce bonhomme d'une tout autre culture avait si vite assimilé l'histoire, les personnages, le ton et l'époque à traiter ?... Comment ce diable de musicien, au cours de la nuit du 29 au 30 décembre put réaliser entre 4 et 7 heures du matin 9 des 10 motifs demandés ?... Comment à la toute fin de la nuit, il était encore au piano, à quatre mains avec Strayhorn, quand tout le monde avait plié bagage ?... Comme il fallait s'y attendre, la presse ne fut pas unanime. Tandis que Mauriac trouvait cette musique un peu "grinçante", Jean-Jacques Gautier, considérait qu'elle "n'avait rien à faire dans Turcaret" (Le Figaro, 15-16 janvier 61). Cependant, Elsa Triolet, sous le titre de "Vilar swingue Lesage", trouvait quant à elle que l'idée de Vilar de confier la musique à Duke Ellington était "saugrenue, ingénieuse et efficace" (Les Lettres Françaises, 19-25 janvier 61)... Re transcrite ici à partir d'une bande de qualité médiocre, cette musique de scène, réalisée il y a un demi-siècle par la crème des musiciens d'alors, ne cesse de surprendre et de captiver. On notera que les coups de "brigadier" du théâtre traditionnel sont remplacés par le motif de piano de Band Call, morceau que le Duke ébauchait en fin de pause pour rappeler les musiciens retardataires. On notera également que le thème de Frontin allait ressurgir dans la discographie ellingtonienne sous le titre de "Sempre Amore", enregistré en janvier 1963 pour l'album "Afro Bossa"... Il n'échappera d'autre part à personne que Madame Turcaret était normande...

Saluons sans les nommer puisque nous disposons pour chaque titre de la liste des solistes, le travail étonnant des musiciens du Duke Orchestra : la plupart d'entre eux n'ont connu cette musique qu'à travers le disque, tous, en section comme en solo en ont percé les secrets et saisi l'esprit à force de travail et d'écoute. Leur plus belle récompense, c'est l'accueil systématiquement enthousiaste de tous les publics, auxquels ils ont la chance de faire découvrir avec grand talent la plus belle des musiques.

TURCARET

Alain-René Lesage - créé à la Comédie Française le 14 février 1709

Mr TURCARET, traitant, amoureux de la baronne

FLAMAND, valet de M. Turcaret

LA BARONNE, jeune veuve coquette

Mme TURCARET, épouse de Mr Turcaret

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, petits –maîtres

FRONTIN, valet du chevalier

MARINE, LISETTE, suivantes de la baronne

(...)

La satire vise les milieux de la bourgeoisie arriviste et cynique. Monsieur Turcaret est un financier sans scrupules, grossier et vaniteux. Il a installé sa femme à la campagne pour mieux courtiser la Baronne, jeune veuve dépensière, qui n'a d'yeux que pour un Chevalier d'industrie, lequel n'a d'autre but de profiter de la fortune de Turcaret. Apparences, faux-semblants, mensonges et trahisons sont les ressorts de cette comédie qui offre le beau rôle au valet Frontin, amoureux de Lisette, dépêché auprès de Turcaret par le Chevalier. Le maître, les valets, les amis, forment du haut en bas un monde ignoble et odieux qui n'en est pas moins comique. Les dupeurs sont dupés et les fripons victimes de friponneries. Toute cette fortune échafaudée sur le vice avec tant d'audace croule à la fin, mais sans étouffer la friponnerie sous ses ruines. Le règne de Turcaret fini, celui du valet Frontin commence ...

DUKE ELLINGTON ET LA FRANCE

Extraits de l'autobiographie « Music is my mistress »

LE « BON GOÛT » - La France est comme un nouveau monde pour les délices gastronomiques. Quand j'étais au Cordon Bleu, juste à côté du studio où nous enregistrions « Paris Blues », je disposais toujours la grande carte entre moi et mon voisin qui mangeait des escargots. Sur la rive gauche, Billy Strayhorn et Aaron Bridgers aimaient aller au Paysan (rue de Tournon). Nous y dégustions du pâté de lièvre, rosette de Lyon, Pâté encrouté, andouillette, boudin, omelette paysan, tarte tatin ... jusqu'à ce que nous soyons repus. Sur la rive droite, nous aimions Maxim's et ses crêpes Suzette. Mais le must était la Tour d'argent (qui date de 1582), alors un relais de chasse appelé « La Tour de Nestlé » (ndlr. la tour de Nesle) (...) J'adore le Beaujolais ! Après un concert, je prenais volontiers le souper à l'hôtel avec une bouteille de Beaujolais, et je m'effondrais immédiatement en travers du lit pendant près de 5 heures. Les gens disaient « Il préfère le Beaujolais au Champagne. Curieux homme que ce Duke Ellington ! ».

PARIS - Pour moi, une ville, ce sont d'abord ses habitants. Parmi les personnes qui me semblent d'emblée être des citoyens de Paris, il y a Django Reinhardt, un ami très cher, que je considère comme l'un des rares immenses et inimitables musiciens de jazz. J'ai toujours considéré Django comme un grand croyant, parce qu'un croyant est un optimiste qui pense à demain, et qu'une des expressions favorites de Django était « demain, peut-être... ». Ensuite, bien sûr, il y a Sidney Bechet qui a travaillé avec nous en 1926, et qui bien plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, a choisi de vivre à Paris où il est devenu une star très populaire. Lui aussi fait partie des inimitables. J'ai toujours eu beaucoup de chance à Paris, ainsi qu'avec les personnes qui en sont originaires. La toute première fois que j'ai dirigé un orchestre à la baguette comme un véritable maestro, c'était en 1930, quand on a accompagné la prestation de l'inimitable Maurice Chevalier, au Fulton Theater de New York. Presque quarante ans plus tard, il s'en est souvenu lors de la soirée d'anniversaire donnée en mon honneur à l'Alcazar de Paris. « Vous m'avez rendu ma jeunesse », a-t-il dit en souriant, et il m'a offert son canotier. C'était une réception exubérante et luxueuse, au cachet bien parisien. Le baron Edmond de Rothschild et Salvador Dali étaient là. Un énorme gâteau — en forme de camembert géant, trois mètres de diamètre — descendu du plafond, a d'abord failli atterrir sur mon crâne ! La seconde fois, du gâteau enfin posé sans accroc ont jailli trois danseuses nues, à la satisfaction générale ! Ensuite les artistes et invités présents m'ont offert, une par une, plus de deux cents roses. C'était un geste émouvant et délicat. Ainsi que Le Figaro l'écrivit le lendemain, les invités étaient convaincus que « quand on a une rose dans la main, on n'a plus besoin de parler anglais ».

En 1960, j'étais à Paris pour écrire la musique du film Paris Blues. Jean Vilar, directeur du prestigieux Théâtre National Populaire, m'a fait une proposition d'écrire la musique de scène de Turcaret, pièce classique due à Lesage, qui n'avait pas été représentée depuis 1709. J'ai adoré ! J'ai enregistré la musique avec un orchestre de musiciens français. Je trouvais la musique excellente ; on a les bandes, alors peut-être qu'un jour, on les publiera.